

## Les Cahiers des dix



# L'abbé Armand Yon (1895-1981)

Philippe Sylvain

Numéro 43, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015541ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015541ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

### ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Sylvain, P. (1983). L'abbé Armand Yon (1895-1981). *Les Cahiers des dix*, (43), 15–18. <https://doi.org/10.7202/1015541ar>



**L'abbé Armand Yon  
(1895-1981)**

À peine un mois après le décès d'un de ses membres émérites en la personne de Louis-Philippe Audet, la Société des Dix subissait un autre deuil cruel: l'abbé Armand Yon, qui avait succédé en 1966 à Mgr Olivier Maurault, décédait à son tour le 1er mai 1981. Il avait atteint l'âge vénérable de 86 ans, étant né dans le quartier et la paroisse de Saint-Jacques de Montréal le 16 janvier 1895.

Armand Yon descendait par son père, l'industriel Armand Yon, de Jean Guyon du Buisson, arrivé à Québec en 1634. Depuis 1774, la famille avait adopté le diminutif de Yon. Par sa mère, Denise Belle, il se rattachait à une lignée de notaires, dont l'ancêtre, Jean-Denis Bel, s'était engagé comme fantassin dans le régiment de Languedoc, avait participé, à partir de 1755, aux campagnes militaires canadiennes et s'était établi comme cultivateur à la Rivière-du-Loup (aujourd'hui Louiseville) après 1759. L'abbé Yon, dans son étude «La quête des aïeux ou comment on établit sa généalogie», publiée en 1967 dans le numéro 32 des *Cahiers des Dix*, raconte par le menu les démarches qui lui permirent de retrouver les traces de cet ancêtre dans le Jura, à Marnoz, où il était né le 16 mai 1735.

Comme bien d'autres destinés à survivre à un âge avancé, Armand Yon eut une enfance malade au cours de laquelle il fut administré deux fois. Ayant appris le rudiment à l'Académie Viger, il entra, en 1905, comme externe au Mont-Saint-Louis, où, suivant son propre témoignage, ses études furent «agréables et brillantes». En guise de gratitude à l'endroit de ses anciens professeurs, il publia en 1938 un historique du Mont-Saint-Louis à l'occasion du cinquantenaire de l'institution. En juin 1914, diplômé du cours scientifique «avec tous les honneurs», comme il songeait au sacerdoce, il s'inscrivit à des cours particuliers de latin et de grec, fit sa rhétorique à Saint-Jean (Iberville), sa première année de philosophie au collège Sainte-Marie, puis entra au grand séminaire et fut ordonné prêtre le 10 juin 1922.

La rencontre de l'oratorien français Pierre Sanson, qui était venu prêcher une station de carême à Montréal, fut décisive sur l'orientation de sa vie. En septembre 1923, il partait pour l'Europe, entra à l'Oratoire et terminait à Rome, au séminaire pontifical du Latran, des études de théologie et de philosophie par l'obtention du grade de docteur en philosophie.

Professeur au célèbre collège oratorien de Juilly, Armand Yon n'oubliait pas la patrie qu'il avait quittée. Ses loisirs et ses vacances, il les consacrait à la rédaction d'un roman, dont la lecture de *Maria Chapdelaine* lui avait donné l'idée. Un an avant son départ pour l'Europe, il avait passé ses vacances à Marsoui ou Marsouins. Conquis par le pittoresque du paysage et l'amabilité de la population, il avait décidé d'y situer l'épisode gaspésien d'*Au diable vert*, qui parut à Paris, en 1928, dans la collection que dirigeait l'abbé Félix Klein aux éditions Spes.

La critique accueillit ce roman avec assez d'indulgence, à l'exception, suivant les termes de Yon, de «l'abattage que (lui) administra l'ineffable Beudé», alias Henri d'Arles dans *l'Action française* d'octobre 1928, dont le compte rendu vrai-

ment peu amène ne fut sans doute pas étranger à la nouvelle orientation que prit la carrière d'Armand Yon: délaissant le roman, il jeta son dévolu sur l'histoire.

De retour au Canada durant la seconde guerre mondiale, il fit paraître en 1946, chez Fides, une étude alertement écrite sur *L'Abbé H.-A. Verreau, éducateur, polémiste, historien*. Lorsqu'il regagna la France après le conflit, il inscrivit à la Sorbonne un sujet de thèse de doctorat d'État: *Les Canadiens français jugés par les Français de France (1830-1914)*. Le professeur Pierre Renouvin avait accepté d'être son patron de thèse. Mais des charges d'enseignement et un ministère sacerdotal accaparant ne lui permirent pas de mener jusqu'à la soutenance des recherches qu'il poursuivait avec toute l'assiduité que lui assuraient de trop rares loisirs. De retour, définitivement cette fois, au Québec en 1964, l'abbé Yon commença à en publier de larges extraits dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Enfin, en 1975, dans la collection «Vie des Lettres québécoises» des Presses de l'Université Laval, il faisait paraître *Le Canada français vu de France (1830-1914)*, un volume de 235 pages. C'était une œuvre de pionnier, que de jeunes historiens n'ont pas tardé à piller, sans toujours reconnaître leur dette à leur prédécesseur, tout en lui reprochant de «nombreuses failles» bibliographiques, un «manque de rigueur méthodologique» et «l'absence d'un plan véritablement euristique» (Sylvain Simard).

Élu à la Société des Dix en 1966, l'abbé Yon amorça sa collaboration à nos *Cahiers* par un travail qui suscita beaucoup de curiosité: il s'agissait de la carrière peu banale du Beauceron Héliodore Fortin (1889-1934), «Grand Résurrecteur», qui, après avoir pris comme compagne la sœur du romancier français Maurice Constantin-Weyer, établit à Paris un nouveau culte qui lui attira un certain nombre d'adeptes, et dont la stèle funéraire au cimetière de Pantin rappelle le souvenir. Les études qui suivirent portèrent sur la vie et la carrière canadienne d'un frère de Fénelon, le sulpicien François de Salignac-Fénelon, *Maria Chapdelaine* en son

temps, la «dolce vita» en Nouvelle-France de 1740 à 1758, Asseline de Ronval, le premier touriste en Nouvelle-France. L'abbé Yon termina en beauté sa collaboration aux *Cahiers des Dix* par une biographie fortement documentée et pratiquement définitive de «Monseigneur de Laubérivière, cinquième évêque de Québec (1740)». Comme il me l'écrivait lui-même, le 6 février 1978, ce travail lui avait attiré des appréciations «toutes élogieuses», y compris celles de «la famille».

Cette esquisse rapide de la carrière ne peut donner qu'une idée imparfaite de l'homme qu'était l'abbé Yon. De forte taille, les traits bien dessinés et la figure avenante, il avait vraiment grande allure lorsque, ayant fait sa connaissance à Paris, je le vis déambuler dans la rue, coiffé du chapeau ecclésiastique et revêtu d'une cape dont les pans s'agitaient au vent. À nos réunions annuelles des Dix, il enchantait le groupe par ses propos pleins d'humour, les traits spirituels qui émaillaient sa conversation et les anecdotes dont il avait fait une ample collection au cours d'une vie de lecture et de voyages qui l'avaient mené aux quatre coins de la planète. Le prêtre, d'une piété sincère mais non ostentatoire, s'inquiétait de certaines conséquences de la Révolution tranquille et de Vatican II dans notre milieu, surtout chez les clercs. «Comme le Pape l'a fait remarquer à plusieurs reprises, m'écrivait-il le 11 novembre 1973, le mal actuel de l'Église est intérieur et ses ministres ne perdent jamais une occasion de la dénigrer et de la rendre odieuse aux yeux du public.»

Humaniste de grande classe, ce prêtre gentilhomme laisse, par sa disparition, tout un vide dans la Société des Dix. Mais nous avons du moins la satisfaction d'avoir réalisé son vœu ultime, celui d'avoir choisi pour le remplacer un homme qu'il affectionnait d'une dilection toute particulière, l'historien Pierre Savard.

Philippe Sylvain

---